

La dialectique du chat et de la souris

La contre-démocratie. La politique à l'âge de la défiance, de Pierre Rosanvallon. Seuil, « Les livres du nouveau monde », 345 p.

Dominic Desroches

Numéro 216, septembre–octobre 2007

La démocratie... et après?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10313ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desroches, D. (2007). La dialectique du chat et de la souris / *La contre-démocratie. La politique à l'âge de la défiance*, de Pierre Rosanvallon. Seuil, « Les livres du nouveau monde », 345 p. *Spirale*, (216), 18–19.

La dialectique du chat et de la souris

LA CONTRE-DÉMOCRATIE. LA POLITIQUE À L'ÂGE DE LA DÉFIANCE

de Pierre Rosanvallon

Seuil, « Les livres du nouveau monde », 345 p.

par DOMINIC DESROCHES

On entend dire souvent que les élus ne font qu'à leur tête, que le peuple n'est pas entendu et que le résultat, inévitable, s'exprime dans le dégoût croissant que les citoyens éprouvent pour leur classe politique. On voudrait trouver une explication rapide chez ces citoyens eux-mêmes qui, passifs, désabusés et inoculés aux abus de pouvoir, se moquent du politique, le caricaturent, ce qui conduit à un cercle vicieux. La tentation du populisme procéderait de cette logique fatale. La distance grandissante entre les citoyens, les élus et les structures justifierait la thèse du déficit démocratique, dont l'effet pervers s'avère la montée du cynisme menaçant nos démocraties. Si, pour résoudre cette « crise de la démocratie », certains penseurs valorisent la participation, d'autres soutiennent que la délibération peut seule sauver une démocratie qui n'est plus que l'ombre d'elle-même. Une chose dans ce sombre tableau demeure claire : dans un monde postmoderne où la mort de dieu commence à être ressentie, les scandales se multiplient à vitesse grand V et les citoyens, ayant perdu confiance en leurs élus, les surveillent de plus en plus.

Qu'est-ce que la contre-démocratie ?

Or c'est ici qu'intervient Pierre Rosanvallon. D'après lui, nous oublions que la démocratie est moins un idéal politique qu'un terrain d'expérience, « un laboratoire d'activités du présent », écrit-il, où les hommes doivent apprendre à se gouverner eux-mêmes. Durant cet apprentissage historique, ont toujours existé des pratiques de surveillance. Il convient, selon Rosanvallon, de revenir sur le rôle structurant de la défiance démocratique car ce régime, qui suppose la participation, a toujours reconnu la nécessité du contrôle et la défiance comme l'un des moments clés de sa réalisation.

Dans *La contre-démocratie*, Rosanvallon, qui en est à son vingtième ouvrage, se propose d'étudier non pas ce qui entoure la démocratie sous l'angle électoral-représentatif, angle bien connu des théories politiques, mais plutôt les mécanismes d'institution de la confiance et les modes d'expression de son absence. Selon lui, la méfiance ouvre un « univers » qui demeure inconnu de la théorie politique actuelle, appelle une toute nouvelle méthode et justifie le concept de contre-démocratie.

En effet, si l'on n'interprète plus la crise à partir de l'idéal électoral-représentatif, mais que l'on reconnaît dans la démocratie une tentative pour résoudre des problèmes, alors la perspective change et la contre-démocratie s'impose comme un « espace d'expérience » neuf pour le penseur et l'élu. Pourquoi ? C'est que l'idée de contre-démocratie, loin d'être le contraire de la démocratie, est une « forme » de démocratie qui vient contrarier le modèle électoral-représentatif. Elle est un contre-pouvoir actif : s'il y a du pouvoir, il doit y avoir retour et vérification (l'idée libérale du *checks and balance*). En vertu de la méfiance ou d'un retour à l'équilibre, la contre-démocratie s'exprime à travers une multitude de « pouvoirs indirects disséminés dans le corps social ». Si le terme de contre-démocratie est visiblement mal choisi et porte à équivoque, on retiendra que la forme contre-démocratique se donne en trois dimensions précises : la vigilance, la dénonciation et la notation.

La vigilance est ici comprise moins comme une patrouille de police, son modèle traditionnel, que comme une alarme d'incendie : moyen disséminé, invisible, indirect, l'alarme est une vigile exercée à partir du résultat. Le dévoilement du scandale appartient quant à lui à la catégorie de la dénonciation. Le but de la dénonciation est de toucher à la réputation et à l'honneur des personnes concernées. Quant à la notation, elle correspond à la surveillance relative à l'expertise de la qualité et de l'efficacité d'une gestion. La surveillance, on le réalise, est non seulement présente, organisée, mais coordonne depuis longtemps les activités de résistance dans nos démocraties.

Or, le problème majeur de la démocratie des temps présents n'est pas à chercher du côté du citoyen passif — il s'agit d'un mythe —, mais bien plutôt de l'impolitique, c'est-à-dire un « défaut d'appréhension globale des problèmes liés à l'organisation d'un monde commun ». L'impolitisation, qui n'est pas

Christian Barré, *Médiation*, 1999
Vue d'ensemble, détail, installation, métal, bois, plaquage, micro, mini téléviseur,
vidéo de 3 minutes, réfugié économique (Pablo).
Photo : gracieuseté de l'artiste



dépolitisation, souligne la distance grandissante entre la société civile et les institutions, et conduit à une impuissance politique justifiant le retour de la vigile citoyenne. L'impolitisation de Rosanvallon cependant se construit sur l'opposition, un peu comme si la démocratie n'avait que deux faces cachées : l'institution et la contestation. En thématissant de cette manière toutefois, on court le risque d'oublier le travail réel de la société civile, qu'on limite à la contestation, et qui se trouve trop rapidement classé dans l'impolitique. La reconnaissance obligée d'une sphère impolitique, qui nous place tous « dans le même bateau » pour reprendre le mot de Sloterdijk, conduit l'auteur à étudier les trois dimensions de la contre-démocratie et à observer, dans son premier chapitre, les « acteurs » de la surveillance.

La surveillance, « l'empêchement » et la judiciarisation du politique

S'appuyant sur de nombreux faits, historiques et politiques, l'auteur choisit d'explorer les formes que peut prendre la surveillance, par exemple, la montée de citoyens vigilants, le nouveau militantisme, l'Internet, les *ombudsmen* et conseils de sages, les agences d'audits et de vérification, etc. La volonté de contrôle n'est pas neuve, explique-t-il, elle a toujours accompagné la démocratie depuis ses débuts. Cette interprétation historique du rôle de la méfiance et de ses formes multiples conduit l'auteur à sortir du prisme électoral-représentatif pour présenter un conflit des « légitimités » : la multiplication des pouvoirs de surveillance entraîne une concurrence chez les acteurs méfiants eux-mêmes. L'auteur propose à son lecteur trois formes de légitimité qu'il reconnaît, à côté du rôle clé des médias, dans la pratique : la légitimité sociale-procédurale qui repose sur le nombre, l'impartialité qui repose sur la distance et la légitimité « substantielle » qui repose sur les autorités privées.

Une fois compris le rôle des acteurs de la surveillance, Rosanvallon s'attache à la résistance à l'autorité dans la fonction politique d'« empêchement ». Car le développement d'une opposition et l'acceptation de voix discordantes ont consolidé une forme de souveraineté critique. Cette souveraineté, personne ne le niera, s'affirme plus par le rejet que par l'expression de projets communs. Ici, on s'autorisera un détour par l'histoire afin de présenter les formes de résistance de l'époque médiévale à l'époque révolutionnaire et aux Lumières, en passant par l'âge de la Réforme. Ce rappel permet de distinguer par la *via negationis* trois figures classiques de la résistance individuelle : le rebelle (Wilkes, Thoreau), le résistant (Blanqui) et le dissident (Soljenitsyne, Havel).

Le chapitre suivant, le troisième, est consacré au « peuple-juge ». Il s'ouvre sur une présentation précise du peuple comme sujet votant et jugeant dans la Grèce antique. Mais loin d'en rester à l'origine de l'idée, l'ouvrage expose la réalité de l'*Impeachment* anglais et du *Recall* américain afin de montrer la prépondérance croissante du judiciaire sur le politique. Ici, la métaphore du juge et l'idée de jugement s'avèrent utiles pour articuler le problème de la confiance (que tout système présuppose toujours) s'exprimant par la voix démocratique. La formation de jurys populaires, à titre de nouvelle approche démocratique, démontre la permanence de l'idée du jugement, mais assure également une meilleure compréhension de la place croissante que prend la figure du juge dans nos sociétés et son envers dans l'incontournable question de la judiciarisation du politique.

Rosanvallon tient absolument à rappeler le sentiment d'impuissance qui caractérise nos démocraties. Selon lui, on doit passer par une intelligence de l'impolitique pour saisir ce sentiment, de même que l'idéal à tout crin de transparence et la tentation du populisme. Ce populisme, comme dérive cyclique, intéressera l'auteur car il traduit une « radicalisation de la politique de surveillance ». Si ce populisme est dangereux, c'est parce qu'il répond à des espoirs déçus produits par un idéal électoral-représentatif de transparence et qu'il illustre une véritable pathologie. On notera en passant que le concept de populisme, sous la plume de Rosanvallon comme de ses sources, demeure un concept imprécis et indéfini : profitant d'un flou artistique et d'une mode, il renvoie à toutes les situations et à leurs contraires. S'il sert de vecteur à l'ensemble des théories politiques contemporaines, de gauche, de droite et leurs extrêmes, de même réussit-il à se tailler une place dans la contre-démocratie. Consacrant quelques bonnes pages à la surveillance économique, l'auteur du

Capitalisme utopique et de *Misère de l'économie* expose la nécessité des agences de notation et rappelle le consensus de fait qui veut que l'on fasse confiance à la multiplication des mécanismes de contrôle, ce qui irriterait au plus haut point le Foucault de *Surveiller et punir*...

Les limites de la « contre-démocratie »

À la fin d'un parcours instructif et fécond sur le plan des idées, on rappellera l'importance de situer la « contre-démocratie » dans le sillage des modèles électoral-représentatif, participatif et délibératif qu'elle prétend dépasser. Si les modèles précédents ont des carences, l'avenir ne pourra se trouver qu'à l'intérieur de la vie démocratique elle-même lorsque, pendant son inachèvement pour parler le langage de l'auteur, elle se diffracte en ses multiples moyens de surveillance et d'« empêchement ». Il sera important de mieux rendre visibles les mécanismes démocratiques qui reposent sur ce va-et-vient entre le pouvoir et la reddition des comptes. Encore attaché à l'idée d'une démocratie en crise, Rosanvallon refuse par principe que la faiblesse de la société démocratique, sa vulnérabilité, puisse aussi constituer sa force : il se montre incapable de penser que la capacité de faire confiance traduirait peut-être les qualités d'un régime fort. Suivant une telle lecture, que défend par exemple Innerarity, ce n'est pas la méfiance qui illustrerait le mieux la persistance de la démocratie, mais sa capacité à trouver dans des stratégies indirectes (qu'accepte pourtant notre auteur...) des moyens de cohésion. Cette thèse confiante et positive, dont la contre-démocratie partage certaines prémisses, semble inacceptable dans la perspective de Rosanvallon.

Finalement l'auteur, qui n'arrive que tardivement à sa triple approche de la démocratie, plaidera sans surprise pour un « travail du politique » qui, au moyen de la réflexion et de la délibération, conduira à mieux définir les règles de la constitution d'un monde commun. S'il faut repolitiser la société victime de l'impolitique, on y arrivera d'abord en contrant les dépolitisations (le déficit démocratique relevant des effets négatifs de la distance séparant le citoyen de la prise de décision) et en acceptant l'expérience politique des envers du pouvoir électoral. La force du chat, pour prendre une image, repose sur la vitesse de la souris. Rosanvallon se montre donc un penseur de la dialectique, de la force et de la contre-force, de l'engagement et de la distance politique. « Redonner sens et forme au politique, écrit-il en guise de résumé, ne consiste pas à célébrer un être collectif rédempteur, qu'il soit peuple, classe ou multitude, mais à éclairer le système des interactions réelles qui construisent les différences et les divisions : c'est expérimenter de façon sensible les obstacles à la constitution d'une cité fondée sur la force d'engagements réciproques. » Cela dit, même si Rosanvallon emprunte de nombreuses idées à *Crisis of Democracy* (1975) — elles ne sont assurément pas toutes neuves — et que l'usage de certains concepts aurait mérité plus de précision, nous ne pouvons que recommander la lecture de ce livre, car il est bien écrit, stimulant et repose sur une littérature secondaire précise et pertinente. ●